

Notes sur l'habitation chez les immigrants de la région San Gaban/Inambari (Pérou)

par Jean-Louis CHRISTINAT

Introduction

Le problème fondamental de tous les Indiens andins est celui de la terre. Tandis que les *ayllu* pouvaient jadis, sans en souffrir, être dépouillés d'une partie de leurs parcelles en faveur de l'Inca ou des dieux, aujourd'hui il est peu de communautés qui disposent d'un terroir suffisamment étendu pour assurer à une population croissante les moyens nécessaires à sa subsistance et, à plus forte raison, le surplus indispensable à une économie qui dépend de plus en plus du marché ¹.

Dans le département de Puno, et bien que l'augmentation de la population ait été plus faible ici que dans la plupart des autres départements péruviens – 548 000 hab. en 1940, 686 000 en 1961 ² – la forte poussée démographique des dernières années a eu des conséquences importantes car l'amélioration des techniques agricoles et d'élevage, comme aussi l'augmentation des zones cultivables et la création de nouveaux centres de travail, n'ont pas suivi le même rythme. La croissance de la population et les partages successoraux affectant des terroirs limités ont abouti à la pulvérisation des biens fonciers. La parcelle dont dispose chaque famille est de plus en plus réduite et, même en comptant avec une récolte normale, souvent insuffisante pour assurer la subsistance du propriétaire et des siens. La terre devient donc l'objet d'une âpre lutte pour sa possession, lutte à l'origine de tensions et de conflits non seulement avec les propriétaires des grands domaines mais aussi, à l'intérieur même des communautés, entre parents. Ce problème de la terre, qui se traduit par la désintégration de la famille – dans bien des cas – et par la paupérisation du paysan andin, pousse les individus à rechercher un nouvel espace vital, tendance accentuée par l'influence des écoles, par l'ouverture de nouvelles routes et l'augmentation

des moyens de transport, autant d'éléments qui facilitent les contacts avec le monde extérieur. En d'autres termes, la pression démographique et économique – et aussi une certaine acculturation – sont à l'origine de mouvements migratoires orientés vers trois pôles d'attraction : la côte du Pacifique ; certaines régions de l'*altiplano* et de la *sierra* en dehors ou dans les limites du département et dont les différents centres de travail – route en construction, mines, exploitations agricoles – demandent une main-d'œuvre non spécialisée ; et enfin les vallées chaudes de l'est.

La sélection parmi ces trois grands pôles d'attraction est déterminée par un certain nombre de facteurs : la proximité et la facilité d'accès, la tradition migratoire, l'existence d'éléments pouvant assurer à l'immigrant une relative sécurité sociale et économique, et le degré d'acculturation de l'individu.

Si nous examinons le pôle représenté par les vallées chaudes de l'est, nous notons l'existence de trois grandes régions attractives. L'une d'entre elles est située hors du département de Puno. Il s'agit des vallées subtropicales du Cuzco – entre autres celles de La Convención, de Kosñipata et de Marcapata – qui accueillent périodiquement un certain nombre d'individus en provenance d'Azángaro, de Pucará, d'Ayaviri, d'Asillo et d'autres secteurs des environs. Une deuxième région, dans la province de Sandia, comprend les vallées du Tambopata, de Pucaramayo et Valle Grande. Elle attire surtout les individus originaires de Chupa, Putina, Conima et Moho, c'est-à-dire de districts situés au nord et au nord-est du lac Titicaca. La proximité de la région et sa relative facilité d'accès, facteurs auxquels il faut ajouter une longue tradition migratoire, favorisent ce courant auquel Martinez a consacré un ouvrage fort intéressant ³. Enfin, dans la province de Carabaya, une troisième région comprenant la

¹ Métraux, Alfred. *Les Incas*. Paris, Seuil, 1963, p. 181.

² Dollfus, Olivier. *Le Pérou*. Paris, PUF, 1967, p. 53.

³ Martinez, Héctor. *Las migraciones altiplánicas y la colonización del Tambopata*. Lima, Centro de Estudios de Población y Desarrollo, 1969.

vallée du rio San Gabán et celle de l'Inambari accueille plus particulièrement les individus des provinces de Melgar et de Carabaya mais aussi ceux de quelques districts de la province d'Azángaro.

Il est évident que les conditions écologiques très différentes réalisées par le climat chaud et humide obligent les nouveaux arrivants à adopter des façons culturelles particulières ainsi qu'un mode de vie tout différent. Ni les méthodes d'exploitation agricole utilisées sur l'*altiplano*, ni la structure sociale des communautés andines, qui correspondent à des conditions écologiques données, ne sont applicables ici, d'où un certain nombre de problèmes d'adaptation.

Nous savons qu'en Bolivie, par exemple, les autorités ont tenté d'organiser des Centres de colonisation dans les Basses Terres où existent de vastes zones cultivables et de très faible densité humaine.

L'*altiplano* bolivien, en effet, connaît à peu près les mêmes problèmes que les hauts-plateaux péruviens. Le taux d'accroissement de la population est élevé. Or, du fait des conditions écologiques et sociales, la production agricole est faible : malgré quelques améliorations de rendement obtenues çà et là depuis la mise en place du «programme andin» auquel coopèrent plusieurs organismes internationaux (BIT, FAO, etc.) les indigènes, déjà sous-alimentés, sont menacés de voir encore s'aggraver leurs conditions nutritionnelles dans un proche avenir⁴.

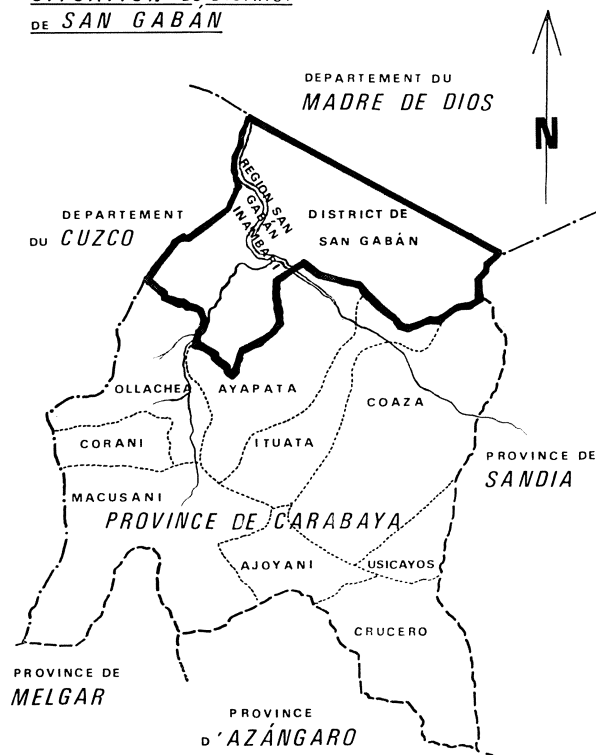
C'est ainsi qu'au cours des dernières années, plusieurs groupes d'*altiplanides* et d'*andides* ont été transplantés dans des «noyaux» de colonisation des Basses Terres. Les résultats furent variables, mais dans la majorité des cas assez décevants : la plupart des nouveaux venus semblent avoir physiologiquement mal réagi à leur nouveau milieu. Mais il est possible, comme l'ont écrit les professeurs Ruffié et Larrouy⁵, que l'échec de ces tentatives tienne non seulement à des raisons biologiques mais aussi à l'absence de toute préparation psychologique et éducative qui aurait facilité l'adoption d'un mode de vie et de culture conforme aux exigences de ce nouvel environnement.

Comme contribution à l'étude des problèmes posés par les courants migratoires qui, partant de l'*altiplano*, se dirigent vers ce pôle d'attraction que sont les vallées chaudes du bas versant des Andes orientales, nous avons examiné, à travers la vie quotidienne des immigrants d'une zone déterminée, le comportement et les réactions des individus en face des exigences de leur nouveau milieu. Nous avons axé notre démarche sur les immigrants de la moitié nord du district de San Gabán – région appelée San Gabán/Inambari – ceci en raison de leurs conditions particulières d'isolement géographique, culturel, économique et politique.

⁴ Ruffié, J., Larrouy, G. «Le problème de l'adaptation des populations de l'*altiplano* bolivien dans les Basses Terres». *Journal de la Société des Américanistes* (Paris), LV, 1, 1966, p. 104.

⁵ *Id.*, p. 109.

SITUATION DU DISTRICT DE SAN GABÁN



Nous avons recueilli nos premières données en 1965 au cours d'un séjour de onze mois dans la haute vallée du rio San Gabán – plus exactement dans le district d'Ollachea – où nous avons effectué une sommaire enquête ethnographique et constitué une collection d'objets artisanaux pour le Musée d'Ethnographie de Genève⁶. Mais la plus grande partie de notre matériel provient de notre permanence dans la région considérée, du mois de novembre 1966 au mois de juin 1969, permanence qui ne souffrit que deux interruptions : deux mois et demi en 1967 et un mois en 1968.

L'ensemble de notre enquête a fait l'objet d'un mémoire présenté comme thèse de diplôme à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Sorbonne) en 1970⁷. Nous n'examinerons ici que l'un des besoins primaires des immigrants : l'habitation.

L'habitation : généralités

La forme d'une habitation dépend essentiellement du matériau employé dans sa construction. Celui-ci, à son tour, dépend des ressources de la région car l'homme utilise ce qu'il trouve à portée de main. D'autres facteurs tels que le climat et la nature du sol exercent également une influence.

⁶ Christinat, Jean-Louis. «Esquisse de la vie quotidienne dans le district d'Ollachea (Pérou)». *Bulletin de la Société suisse des Américanistes* (Genève), 30, 1966, pp. 7-30.

⁷ Christinat, Jean-Louis. *L'adaptation des immigrants des hauts plateaux dans la région San Gabán/Inambari*. Thèse dactyl., Paris, 1970, 357 p. avec 5 cartes, 2 croquis, 2 fac-similés et 58 photographies. Diplôme EPHE, VI^e Section.

Dans la *selva*, le palmier offre à l'homme presque tout ce dont il a besoin pour édifier sa demeure. D'autre part, les fortes pluies, l'humidité et la chaleur sont les aspects prédominants du climat. L'habitation selvatique sera donc construite avec des palmiers et surélevée au moyen de pilotis qui l'isolent du sol détrempé et permettront une bonne ventilation au travers du plancher⁸. Les parois seront légères et laisseront passer l'air par leurs interstices. Les pentes de la toiture seront très inclinées pour faciliter le rapide écoulement des eaux de pluie. On constate ainsi que ce genre d'habitation présente un profond contraste avec celle des hauts-plateaux.

Le type et la forme de l'habitation, sur l'*altiplano*, varient selon le matériau utilisé et le degré d'acculturation de son propriétaire. Ils sont aussi un reflet de la situation économique – souvent précaire – de l'indigène. Les maisons sont petites, basses, généralement mal construites. Le sol en terre battue parfois recouvert de paille, les parois de briques crues, le toit de paille posé sur une armature de perches achetées au marché, la pièce unique, l'absence de fenêtres, la porte basse et étroite en sont les caractéristiques générales.

Dans les districts de la cordillère – Ayapata, Ollachea – les fondations et le premier tiers des parois sont édifiés avec des pierres jointes à l'argile, le reste avec des briques crues. Les parois peuvent être revêtues ensuite, extérieur et intérieur, d'un crépi en argile. Le toit est en paille *ichu*. Les parois des habitations d'Asiento – district d'Ollachea – sont faites avec des ardoises ; celles des habitations d'Azarcma – même district – uniquement avec des pierres⁹.

L'immigrant se trouve donc confronté avec deux problèmes qui ne se présentent d'ailleurs pas en même temps. Le premier est un problème d'adaptation au nouvel habitat ; le deuxième un problème technique puisque l'individu, lorsqu'il voudra édifier sa propre demeure, devra se plier à de nouvelles normes de construction imposées par le milieu.

L'adaptation au nouvel habitat, à la nouvelle ambiance du logement, s'étend généralement sur quelques mois. Elle peut être plus ou moins rapide selon les individus mais elle est toujours pénible. L'immigrant qui arrive dans le district pour la première fois – qu'il vienne travailler comme péon ou bien rejoindre un parent ou un pays – est sûr d'y trouver un toit. Mais il ne s'agit, le plus souvent, que de quelque espace disponible sur un plancher de palmier où il s'étendra, le soir venu, entre deux couvertures. Les colons permanents, pour la plupart, logent leur personnel dans une cabane vite construite dont les parois, lorsqu'elles existent, ne représentent qu'une séparation symbolique entre l'extérieur et l'intérieur. Le nouvel arrivé ne trouve généralement pas mieux chez ses parents ou com-

pères récemment installés sur leur propre terrain car ceux-ci, tant que leur famille ne vient pas les rejoindre d'une manière définitive, ne jugent pas nécessaire d'édifier une véritable habitation. La réaction du nouveau venu, habitué jusqu'ici à un type d'habitation qui, pendant la nuit, l'isole complètement du milieu extérieur, se traduit par un profond sentiment d'insécurité. L'individu, les sens en éveil, est attentif à toutes sortes de bruits – sur les hauts-plateaux, la nuit est silencieuse – qu'il ne parvient pas toujours à identifier. Harcelé par les insectes et les vampires, hanté par la crainte des serpents, il a toujours de la peine à trouver le sommeil.

L'immigrant, cependant, s'habitue peu à peu, quoique les ennuis nocturnes causés par les chiroptères, les moustiques, les araignées et les fourmis – entre autres – ne cesseront qu'à partir du moment où il disposera d'une moustiquaire. Celle-ci, d'ailleurs, lui offrira aussi une protection contre les serpents dont certaines espèces, attirées sans doute par les rongeurs, rôdent souvent, la nuit, à proximité des habitations.

Le 9 mai 1968, en fin d'après-midi, un péon de l'hacienda Las Lilas vint nous appeler car il y avait, selon lui, un boa sous le plancher du logement des ouvriers. Un boa peut être capturé à mains nues. Toutefois, doutant fort des connaissances du *cholo*¹⁰ en matière d'erpétologie, il nous sembla bon d'être prudents et nous nous rendîmes à l'hacienda avec fusil et trident. L'espace compris entre le plancher et le sol étant très réduit – trente centimètres – et encombré par la végétation, il n'était pas possible d'y voir grand-chose. Le plancher surélevé de palmier, par contre, en mauvais état, présentait en certains endroits des interstices larges de dix centimètres. C'est par là que nous pûmes repérer – et tuer – le reptile qui n'était pas un boa mais un dangereux fer-de-lance (*Bothrops atrox*) de deux mètres de long ! Il est évident que des incidents comme celui-ci, vite colportés, ne contribuent pas à rassurer les nouveaux immigrants.

Trois types d'habitation

On peut distinguer, d'une manière générale, trois types d'habitation que nous appellerons abri, habitation provisoire et habitation définitive.

1. L'abri

L'abri le plus simple – et aussi le plus vite édifié – est celui qui est utilisé à l'occasion des voyages ou des prospections aurifères. C'est l'abri pour une nuit, improvisé avec un morceau de toile plastique tendu sur une fragile armature de branches ou de roseaux. Il peut être monté en quinze minutes et l'est uniquement sur les plages, en terrain découvert.

L'immigrant qui commence à défricher son propre terrain ne construit pas immédiatement une habitation, du moins pas une habitation importante. Cela viendra plus tard. Au début, il édifie simplement un abri – nous pourrions dire aussi un auvent – qui, toutefois, doit être solide puisqu'il va y vivre

⁸ Notons en passant que la technique de construction sur pilotis n'est pas une caractéristique des terrains humides. On rencontre aussi cette disposition en terrain sec (Afrique noire, bande septentrionale eurasiatique, Asie orientale, Amérique, pour les réserves ; Afrique noire, Asie méridionale, Océanie, Amérique tropicale pour les habitations proprement dites).

⁹ Christinat, Jean-Louis. « Esquisse de la vie quotidienne dans le district d'Ollachea (Pérou) ». *Bulletin de la Société suisse des Américanistes* (Genève), 30, 1966, p. 12.

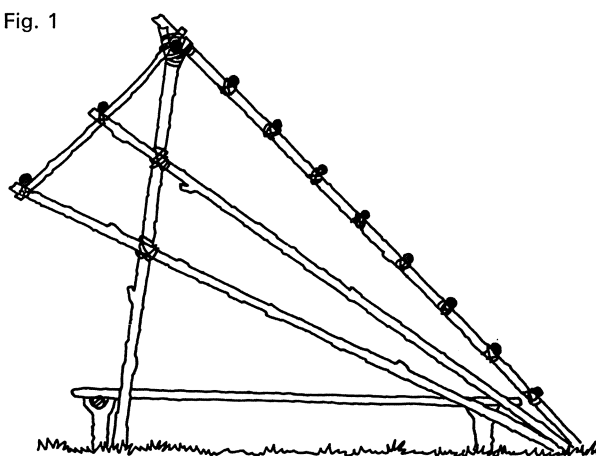
¹⁰ Nous utilisons ce terme selon un concept culturel, et non pas racial. Individu appartenant à la strate socio-culturelle située entre l'indigène et le *mestizo*.

pendant plusieurs mois. Il en est de même du péon chargé d'un défrichage dans un secteur distant. Pour éviter de revenir chaque soir jusqu'à l'habitation du patron, il préfère s'installer sur les lieux de son travail, ce qu'il fait en construisant un abri dès qu'il a déboisé une centaine de mètres carrés. Les chercheurs d'or, qui exploitent le même site aurifère pendant quatre, cinq, six mois ou plus, sont aussi des constructeurs d'abris.

Dans l'ensemble, ces abris sont édifiés selon le même modèle, ce qui s'explique par le fait que les nouveaux immigrants suivent les conseils des anciens et innovent très rarement. Examinons la construction, dont un homme peut venir à bout en moins d'une journée en utilisant sa seule machette.

Deux poteaux – des jeunes troncs – avec leur extrémité supérieure en fourche sont plantés dans le sol à deux ou trois mètres de distance l'un de l'autre, selon la largeur que l'on veut donner à l'ensemble. Ils sont légèrement inclinés et portent dans leur fourche, à deux mètres de hauteur, une panne qui dépasse un peu de chacune des fourches. Trois autres poteaux, plantés à une distance de deux mètres derrière les premiers et inclinés à 45 degrés, viennent s'appuyer, le premier sur la première fourche, le deuxième au milieu de la panne, le troisième sur la deuxième fourche. Ces trois poteaux reçoivent des traverses horizontales tous les trente centimètres environ. De chaque côté, une grosse perche de trois mètres de longueur part du pied du poteau arrière extérieur, croise le poteau principal à la moitié de sa hauteur et le dépasse d'environ soixante centimètres. Son extrémité est reliée à la fourche du poteau par une traverse. Une deuxième perche, qui part du même endroit que la première, croise le poteau principal aux trois-quarts de sa hauteur et rejoint la petite traverse en son milieu. Il ne reste qu'à relier l'extrémité de ces perches par de longues traverses horizontales, et la carcasse de l'abri est terminée (fig. 1). Celle-ci

Fig. 1



0 1m

L'ABRI



Fig. 2

reçoit une épaisse couverture de palmes ou de roseaux *charo*. Toutes les ligatures sont faites avec des lianes *tamshi* ou bien avec des bandelettes d'écorce *p'ancho*. Le sol est garni d'une couche de feuilles ou bien pourvu d'un plancher surélevé en bois de palmier. Le foyer est installé sous l'auvent (fig. 2).

2. L'habitation provisoire

L'individu qui a défriché son terrain, qui l'a brûlé et qui a mis en terre les semences des plantes vivrières, cherche ensuite à être mieux logé, ceci d'autant plus que son temps de présence sur l'exploitation augmente. Jusqu'à maintenant, l'abri était suffisant. Il ne l'est plus. L'immigrant sait qu'il doit prévoir un endroit pour emmagasiner ses prochaines récoltes, pour accueillir ceux qui viendront l'aider, pour recevoir sa famille si celle-ci manifeste le désir de connaître la région. Tout en conservant son abri, il se met à construire sa *casa*, c'est-à-dire sa maison. Nous l'appelons habitation provisoire car elle sera remplacée, plus tard, par l'habitation définitive.

Avec la construction de sa *casa*, l'immigrant démontre qu'il a acquis, déjà, un certain nombre de connaissances techniques et qu'il sait mieux utiliser les ressources de la flore régionale. Comparée à l'abri, l'habitation provisoire est un progrès. Elle est plus haute, plus vaste, plus solide. Un meilleur choix des lianes, une meilleure préparation des écorces pour les ligatures, les ligatures elles-mêmes, la sélection des palmes, tous ces détails indiquent une évolution des capacités de l'individu. Celui-ci, toutefois, est encore loin de dominer toutes les subtilités de l'architecture selvatique ; d'où quelques erreurs, quand même, qui font que cette demeure n'a pas encore toutes les qualités d'une habitation définitive. Il faut préciser que l'immigrant construit sa *casa* en une semaine avec la collaboration d'un ou deux compagnons – qui ne sont guère plus compétents que lui – venus travailler en *ayni*¹¹, alors que la demeure définitive, généralement, est édifiée sous la direction d'un spécialiste, comme nous le verrons plus loin.

¹¹ Système d'entraide basé sur la réciprocité ; celui qui travaille selon ce système.

L'habitation provisoire est une construction quadrangulaire – presque toujours avec une base rectangulaire – dont les dimensions peuvent varier entre quatre et six mètres pour le grand côté, et deux et trois mètres pour le petit. Les poteaux (fig. 3), au nombre de quatre ou six – des troncs de palmier fendus dans le sens de la longueur – supportent un toit à double versant couvert de palmes. Les deux tiers de la surface utilisable reçoivent un plancher de palmier posé sur des pilotis d'un demi-mètre de hauteur. Cet espace surélevé, entouré par des parois de palmier, de bambou écrasé ou de roseau *charo* (fig. 4), tient lieu de logement. Le dernier tiers de la surface reste ouvert et abrite le foyer à même le sol.

Dans la partie supérieure – c'est-à-dire sous le toit – un plancher en lattes de palmier constitue une espèce de grenier – et par la même occasion un plafond pour le logement – où l'on peut accéder au moyen d'une échelle. On y entasse les récoltes de maïs et de riz. Les *papas* (*Colocasia esculenta*), comme aussi les instruments de travail – hache, pelle, pioche, barre à mine, houe – trouvent place sur le sol, au-dessous du plancher du logement. Les régimes de bananes sont suspendus à l'intérieur. Les fenêtres sont inexistantes et ne serviraient à rien car les interstices des parois laissent passer suffisamment de lumière. La porte est constituée par un cadre en lattes de palmier attaché avec des lianes. L'absence d'hygiène est caractéristique et il en sera ainsi tant que l'immigrant vivra seul.

Fig. 3

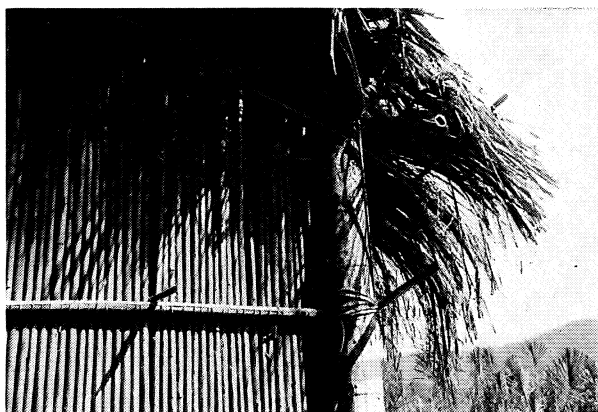


Fig. 4

Tant que sa permanence est temporaire, l'immigrant se contente de cette habitation qu'il lui faut, en raison des vices de construction, réparer assez souvent.

3. L'habitation définitive

L'individu qui, après plusieurs années de résidence temporaire, décide de se fixer définitivement dans la région, doit envisager la construction d'une nouvelle habitation. Il l'appelle, comme la précédente, sa *casa* ; nous la dénommons habitation définitive. Ceci lui pose un problème de main-d'œuvre. La construction d'une habitation définitive, en effet, représente environ quatre cents heures de travail auxquelles il faut ajouter le temps nécessaire, avant de commencer la construction elle-même, à la recherche des matériaux, à leur transport jusqu'au site prévu et à leur préparation. Ce temps est difficile à calculer à l'avance car il dépend de plusieurs facteurs : la proximité ou l'éloignement des essences nécessaires ; le relief du terrain entre le lieu de l'abattage et celui de la construction ; les conditions atmosphériques. La solution la plus fréquemment adoptée est une combinaison de l'*ayni* et du système de travail rémunéré. L'immigrant doit d'abord s'assurer la collaboration de l'un des quatre ou cinq «architectes» régionaux. Il s'agit de colons – parmi les plus anciens – plus compétents que les autres et qui sont considérés, dans la petite société locale, comme des spécialistes. Ces derniers sont parfaitement conscients de leur valeur et ils travaillent généralement sur la base d'un contrat : 2400 *soles*¹² pour livrer l'habitation terminée. Cependant, ils acceptent aussi de diriger la construction en échange d'un salaire journalier qui pourra être de 40 ou 50 *soles* plus la nourriture et un peu de coca. Bien que ce soit assez rare, leur collaboration peut aussi se faire en *ayni*. C'est assez rare car si je reçois sept jours de travail d'un spécialiste en construction, je ne peux lui rendre par la suite que sept jours de travail de péon. Il y aura donc réciprocité quantitative, mais non pas qualitative.

Dans la plupart des cas, l'immigrant s'arrange pour payer le spécialiste. Quant aux autres travailleurs nécessaires, ils sont obtenus par le sys-

¹² 43 *soles* = 1 dollar américain.



Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7



Fig. 8

tème de l'*ayni*, comme nous l'avons dit plus haut, et complétés éventuellement par le système du travail rémunéré.

Les dimensions de l'habitation définitive varient sensiblement d'une famille ou d'un individu à l'autre. La surface peut aller de seize à cinquante mètres carrés ; la hauteur du plancher au-dessus du sol, de vingt centimètres à plus d'un mètre ; l'intérieur peut être une pièce unique ou bien séparé en plusieurs parties par des cloisons. Un examen de toutes les habitations définitives de la région nous a permis de dégager la notion de maison-type (nous ne l'avons pas cherchée de prime abord ; il était nécessaire de voir tous les modèles avec toutes les variations individuelles) : construction d'une surface de vingt-sept mètres carrés divisée en deux parties et édifiée à un demi-mètre au-dessus du sol.

La construction de l'habitation définitive

Examinons la construction d'une habitation définitive répondant aux dimensions que nous venons de citer, soit vingt-sept mètres carrés (4 mètres 50 sur 6). Pour une meilleure compréhension, nous donnerons la liste des matériaux à part (voir tableau p. 9), dans l'ordre chronologique de leur utilisation

et en faisant précéder chaque type d'éléments par une lettre que nous retrouverons au cours de la description. D'autre part, pour alléger le texte, nous écrirons en chiffres tous les nombres se rapportant aux dimensions.

Tous les matériaux sont rassemblés à proximité de l'endroit choisi pour édifier la maison. Les troncs et les perches auront été coupés à la longueur voulue et – sauf ceux de palmier – écorcés. Pour les six poteaux A, on aura sélectionné des palmiers *pona* (*Iriarteia exhoriza*, Mart.) déjà âgés. Il en aura été de même pour les lattes F et G qui soutiendront le plancher et le poids des parois. Pour obtenir les premières, le tronc du palmier est fendu en deux dans le sens de la longueur (fig. 5), puis chaque moitié de nouveau en deux. La pulpe intérieure, inutilisable, est enlevée. Chaque tronc donne ainsi quatre grosses lattes. On obtient les secondes par le même procédé mais comme elles sont plus étroites, chaque palmier en fournit cinq ou six selon son diamètre. Pour confectionner les claies H, le tronc du palmier est fendu dans le sens de sa longueur – mais d'un seul côté – puis, toujours dans le sens des fibres, entièrement fendillé à la hache. Il est ensuite écarté, ouvert et aplati, puis débarrassé de sa pulpe. Un tronc de 18 à 20 cm de diamètre, préparé de cette manière, fournit une claie d'environ 60 cm de largeur. Les lianes *tamshi* U,

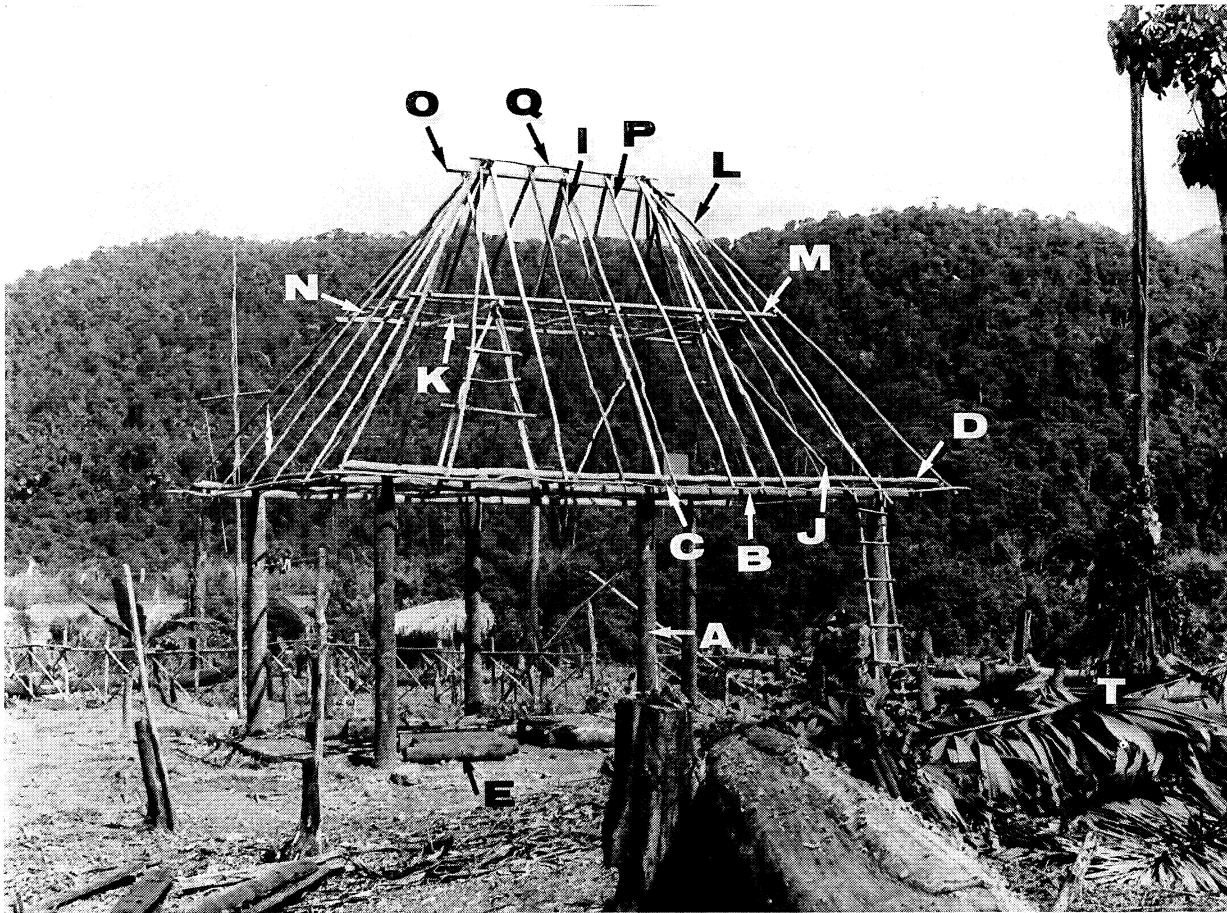


Fig. 31 (voir p. 11)

Tableau des matériaux nécessaires à la construction d'une habitation définitive de 27 m².

A	6 poteaux (palmier) de 370 cm de longueur, $\varnothing$ 20 cm.
B	2 troncs de 700 cm de longueur, $\varnothing$ 15 cm.
C	9 troncs de 550 cm de longueur, $\varnothing$ 10/12 cm.
D	2 troncs de 700 cm de longueur, $\varnothing$ 8/10 cm.
E	20 pilotis (palmier) de 100 cm de longueur, $\varnothing$ 20 cm.
F	5 lattes (palmier) de 450 cm de longueur, 10 cm de largeur, 5 cm d'épaisseur.
G	30 lattes (palmier) de 340 cm de longueur, 10 cm de largeur, 2 cm d'épaisseur.
H	10 claies (palmier) de 450 cm de longueur, 60 cm de largeur.
I	6 troncs de 410 cm de longueur, $\varnothing$ 7 cm.
J	6 perches de 290 cm de longueur, $\varnothing$ 5 cm.
K	3 troncs de 240 cm de longueur, $\varnothing$ 7/8 cm.
L	4 perches de 500 cm de longueur, $\varnothing$ 5 cm.
M	2 troncs de 470 cm de longueur, $\varnothing$ 7/8 cm.
N	2 troncs de 240 cm de longueur, $\varnothing$ 7/8 cm.
O	1 tronc de 320 cm de longueur, $\varnothing$ 10 cm.
P	24 perches de 420 cm de longueur, $\varnothing$ 5 cm.
Q	1 tronc de 320 cm de longueur, $\varnothing$ 8 cm.
R	2 perches de 750 cm de longueur, $\varnothing$ 3 cm.
S	2 perches de 500 cm de longueur, $\varnothing$ 3 cm.
T	300 feuilles (environ) de palmier <i>pona</i> .
U	200 mètres (environ) de lianes <i>tamshi</i> .
V	150 mètres (environ) de fibres <i>p'ancho</i> .
W	6 lattes (palmier) de 200 cm de longueur, 10 cm de largeur, 5 cm d'épaisseur.
X	20 lattes (palmier) de 270 cm de longueur, 5 cm de largeur.
Y	10 lattes (palmier) de 380 cm de longueur, 5 cm de largeur.
Z	300 lattes (palmier) de 230 cm de longueur et environ 10 cm de largeur.

récoltées dans la forêt en éléments de 10, 12 ou 15 m, auront été tordues à la main (fig. 6) après que les plus grosses, auparavant, aient été fendues en deux. Les fibres végétales V – écorce *p'ancho* – auront été séchées au soleil (fig. 7). Les palmes T, enfin, dont chacune peut peser, verte, entre sept et neuf kilos et mesurer de 2 m 50 à 3 m 50, auront été préparées de manière que le côté droit soit rabattu sur le côté gauche – ou vice versa – laissant la nervure centrale à nu (fig. 8). Tous les matériaux en palmier *pona* (poteaux, pilotis, lattes, claies et palmes) peuvent être fournis par soixante-dix palmiers – plus exactement entre soixante et quatre-vingts selon leur grosseur.

Le plan de la construction, soit un rectangle de 4 m 50 sur 6 m, est tracé sur le sol préalablement nivelé au mieux avec la pelle et la pioche. Chaque angle est marqué par un piquet et ceux-ci sont reliés par des lianes qui tiennent lieu de cordeau. On creuse ensuite les six trous qui recevront les poteaux A (fig. 9). L'excavation est faite avec la barre à mine – parfois avec la machette – puis la terre retirée avec les mains. La mise en place des poteaux exige les efforts réunis de cinq ou six hommes car le bois de palmier est très lourd. Le tronc est couché sur le sol avec sa base juste au-dessus du trou dans lequel la barre à mine, verticale, sert de butoir. Ces cordes de *p'ancho* tressé sont

Fig. 9

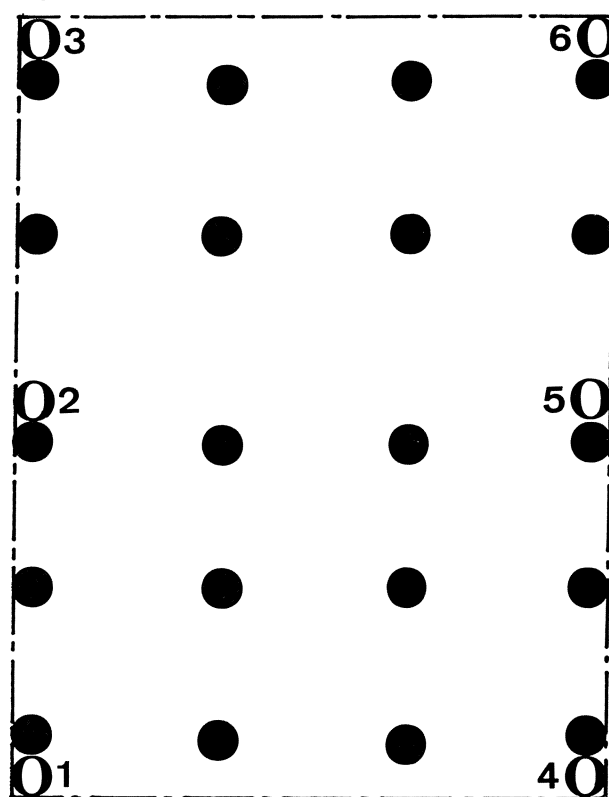


Fig. 10

attachées au sommet du poteau que quelques hommes soulèvent (fig. 10) pour que sa base vienne buter contre la barre à mine qui empêche un possible dérapage et l'effritement de la paroi de l'orifice. Lorsque le poteau est bien engagé dans le trou, les hommes continuent à le soulever, à le dresser, aidés par des compagnons qui, de l'autre côté, tirent sur les cordes. Une fois le poteau en place, le trou est rempli de terre et de pierres que l'on tasse légèrement, pour le moment, car il faut encore vérifier, au moyen d'une pierre attachée à une cordelette de coton, la verticalité du poteau. Ceci fait, le remplissage est fortement damé avec un pieu. Les six poteaux A sont plantés de cette manière.

Il faut maintenant mettre en place les deux grandes poutres B, de 7 m de longueur, dont chacune viendra reposer sur le sommet – pourvu d'une encoche – de trois poteaux (séries 1, 2, 3, 4, 5, 6), soit à la hauteur de 2 m 70. L'une des extrémités du tronc est posée sur la faite d'un poteau d'angle, puis les hommes, avec de solides perches fourchues, le soulèvent et le mettent en place dans l'encoche des deux autres poteaux. Ces deux poutres B ne sont pas attachées mais maintenues uniquement par les encoches et par leur propre poids.

Sur les poutres B, qui sont donc parallèles à 4 m 50 de distance, prennent place, perpendiculairement, les neuf poutres C de 5 m 50 de longueur. Elles portent des encoches qui s'emboîtent sur l'arrondi des poutres B, qu'elles dépassent de 50 cm. Les extrémités des poutres C sont réunies par les troncs D – de 7 m de longueur – posés sur celles-ci parallèlement aux poutres B mais 50 cm à l'extérieur. La fixation de D sur C se fait par encoche, puis par ligature avec des lianes *tamshi*.

Lorsque la construction a lieu en hiver – c'est parfois le cas – on continue par la mise en place de la charpente du toit et par la pose des palmes car on désire pouvoir travailler le plus rapidement possible à l'abri des pluies fréquentes. Mais généralement l'étape suivante est l'installation des pilotis et du plancher surélevé.

Il s'agit de planter les vingt pilotis E. Le sol est quadrillé avec des lianes et l'on creuse vingt trous

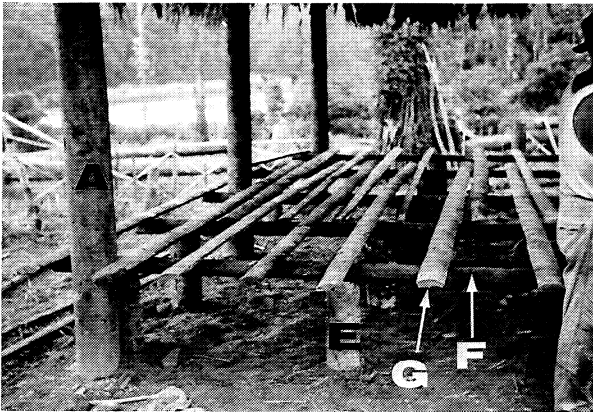


Fig. 11

(fig. 9) de 50 cm de profondeur, avec la barre à mine ou la machette. Les pilotis en palmier *pona* – 1 m de hauteur – sont mis en terre, leur hauteur définitive au-dessus du sol étant donc de 50 cm. Selon le côté où l'on se place, ils se présentent en quatre rangées de cinq ou en cinq rangées de quatre pilotis. Chacune des cinq rangées reçoit une grosse latte F qui est simplement posée sur la tête des quatre pilotis (fig. 11). Puis les trente lattes G sont réparties sur les lattes F, perpendiculairement à ces dernières (fig. 11). Enfin, les claies H sont posées sur les lattes G, dans le même sens que les lattes F. Le plancher étant terminé – il se trouve à environ 60 cm au-dessus du sol – on passe à la mise en place de la charpente du toit.

Les six troncs I, de 4 m 10 de longueur chacun, sont accouplés, unis à 20 cm au-dessous de l'une de leurs extrémités par une encoche et une forte ligature de *tamshi*, formant ainsi trois pièces en forme de compas et que nous désignerons dorénavant par ce nom. Chaque compas, donc, est dressé de manière que ses branches reposent sur les deux poutres B. Le premier est placé au centre, c'est-à-dire dans l'alignement des deux poteaux 2 et 5 (voir fig. 12) ; les deux autres de chaque côté, à 1 m 50 du premier. Chaque branche des compas est renforcée par une traverse J fixée sur la poutre B. Toutes ces fixations se font par des encoches doublées d'une ligature de *tamshi* ou de *p'ancho*.

Les traverses de renfort J ne sont pas suffisantes car les compas, par la suite, devront supporter le faitage. Aussi chaque compas reçoit-il une traverse K, horizontale, qui dépasse ses branches, de part et d'autre, de 30 cm. Puis deux perches L, qui partent chacune de l'angle formé par l'extrémité de la poutre D et celle de la poutre C extérieure, viennent s'appuyer sur le sommet de chacun des deux compas extérieurs. Enfin, les traverses M et N relient les perches L aux traverses K.

A ce stade de la construction, tout est prêt pour la pose du faitage O qui ne mesure que 3 m 20 alors que la longueur totale de la maison est de 6 m. Les hommes se répartissent dans la charpente et la pièce de bois est hissée avec des cordes pour finalement être posée sur le sommet en fourche

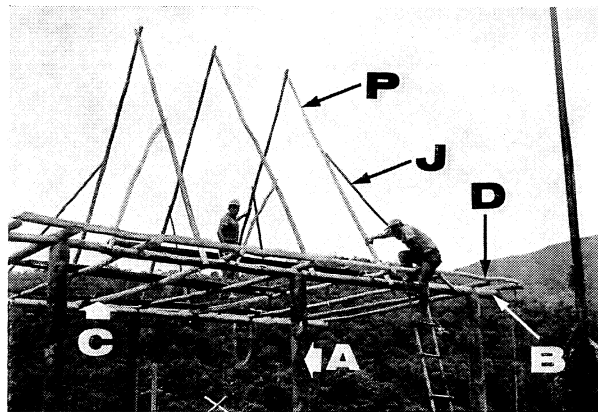


Fig. 12

des compas. Le faitage étant en place, on fixe alors les chevrons P – on n'emploie pas de pannes – qui s'appuient sur le faitage d'une part et sur la poutre D d'autre part. Chaque versant en reçoit huit ; chaque extrémité, quatre. Dans les fourches – formées par l'extrémité des chevrons – qui dépassent légèrement du faitage est posé le tronc Q qui est ensuite fortement lié au tronc O avec du *tamshi*. Dans leur partie inférieure, les chevrons P sont reliés par les perches R et S. La charpente est prête pour la pose des palmes (fig. 13, voir p. 9).

La couverture du toit – le *techado* – doit être exécutée par trois hommes au minimum : deux sur la charpente, un au sol pour passer les palmes aux deux premiers. S'il y a assez de monde, deux équipes peuvent travailler simultanément, chacune sur un versant. Les deux hommes, en haut, fixent l'extrémité d'une pelote de fibres *p'ancho* à 30 cm au-dessus de la partie inférieure de chaque chevron P, c'est-à-dire à 30 cm au-dessus de sa jonction avec la perche R. Puis on leur passe la première palme (fig. 14) dont la nervure est posée horizontalement sur les chevrons, à l'endroit où est attachée l'extrémité de la pelote de *p'ancho*. Rapidement, les hommes amarrent la nervure de la feuille aux chevrons (fig. 15). On leur passe la palme suivante qui prend place à côté de la première. Le versant, ainsi, a reçu sa première rangée de palmes, rangée qui peut compter trois feuilles si celles-ci ont moins de 3 m. Pour la rangée suivante, les palmes doivent être inversées. Nous avons vu, en effet, qu'elles ont été préparées avec le côté droit rabattu sur le côté gauche, ou vice versa. Si la première rangée est composée de palmes rabattues à gauche, la deuxième exige des palmes rabattues à droite, de manière à former un entrecroisement qui garantira l'étanchéité. Ainsi, peu à peu, le long des chevrons, les palmes s'échelonnent en recouvrant chaque fois les quatre cinquièmes de la précédente (fig. 16 et 17).

Lorsque les deux versants sont garnis jusqu'en haut on en vient au faitage. Celui-ci est un point sensible de la couverture, puisqu'il y a, pour tous les matériaux disposés en écailles, une solution de continuité sur l'arête unissant les deux versants. Le problème est résolu par une épaisse couche de

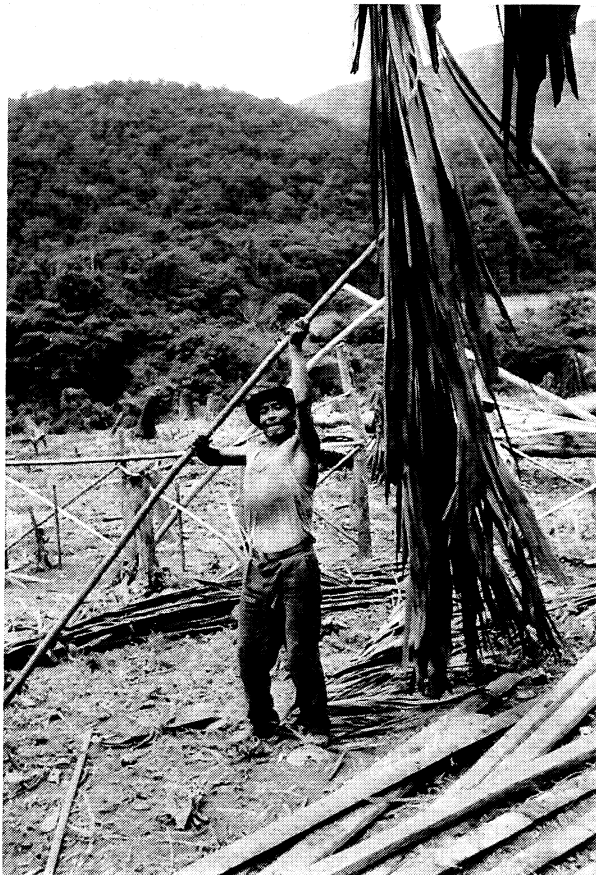


Fig. 14

palme posée à plat sur le tronc Q et maintenue par trois lourds compas en palmier confectionnés avec les lattes W. Le faitage se trouve à une hauteur de 5 m 80 au-dessus du sol. Il ne reste qu'à couvrir les deux petits côtés avec des palmes – attachées aux chevrons elles aussi – dont les extrémités viennent s'insérer sous la couverture des deux versants.

La construction s'achève par la pose des parois qui vont se dresser du plancher à la poutre B, pour le grand côté ; du plancher à la poutre C, pour le petit côté. On creuse deux mortaises dans les poteaux – avec un ciseau et une massette – l'une à environ 10 cm au-dessus du plancher, l'autre à 1 m 20. La mortaise doit traverser les fibres dures du palmier et atteindre la pulpe. On met alors en place les traverses X et Y : deux traverses Y entre les poteaux 4 et 1 (voir la numérotation des poteaux sur la fig. 9) ; deux traverses X entre les poteaux 1 et 2 ; deux traverses X entre les poteaux 2 et 3 et deux traverses Y entre les poteaux 3 et 6. Ces traverses sont emboîtées dans les mortaises – qui, pour permettre la mise en place, sont plus larges que les tenons – puis immobilisées avec des coins. On peut maintenant dresser les lattes Z qui s'appuient contre les traverses X et Y et, dans leur partie supérieure, contre la poutre C s'il s'agit des parois latérales et contre la poutre B s'il s'agit de la paroi du fond. Les lattes Z sont placées avec l'écorce à l'extérieur, et à l'extérieur des traverses X ou Y. Elles sont attachées provisoirement avec du *p'ancho*.

Lorsque toutes les lattes Z – nommées *rajos*, du verbe *rajar*, fendre, couper – sont en place entre deux poteaux, entre les poteaux 4 et 1 par exemple, elles reçoivent encore trois traverses Y très souples, à l'extérieur, les deux premières à la même hauteur que les traverses intérieures et la troisième à la même hauteur que la poutre C. Puis les traverses intérieures et extérieures sont serrées les unes contre les autres – emprisonnant les lattes Z – au moyen de ligatures en *tamshi* (fig. 18). La cloison qui sépare l'habitation en deux pièces, c'est-à-dire qui va du poteau 2 au poteau 5, est dressée de la même manière.

La construction de la paroi frontale est quelque peu différente car celle-ci doit être pourvue de deux portes, chacune d'entre elles donnant accès à une partie de l'habitation. Parfois, d'ailleurs, la cloison centrale est aussi percée d'une porte. Nous examinerons le processus de construction de la paroi qui va du poteau 4 au poteau 5. La traverse X inférieure, ici, n'est pas placée à 10 cm au-dessus du plancher mais posée sur celui-ci. Les deux montants de la porte – deux fortes lattes Z – sont dressés et fixés d'une part à la traverse X posée sur le plancher et d'autre part à la poutre B. Leur écartement – c'est-à-dire la largeur de la porte – est généralement de 70 à 80 cm. La deuxième traverse X est placée à la hauteur habituelle, soit à 1 m 20 au-dessus du plancher, mais en deux parties : du poteau 4 au premier montant et du deuxième montant au poteau 5. Ceci étant fait, la pose des lattes Z a lieu selon la technique habituelle.

La porte, fixée au montant par des lanières de cuir ou par des lianes *tamshi*, est confectionnée avec des lattes de palmier ou du bambou écrasé. Les fenêtres sont inexistantes. La lumière entre par les interstices des parois mais comme celles-ci sont

Fig. 15

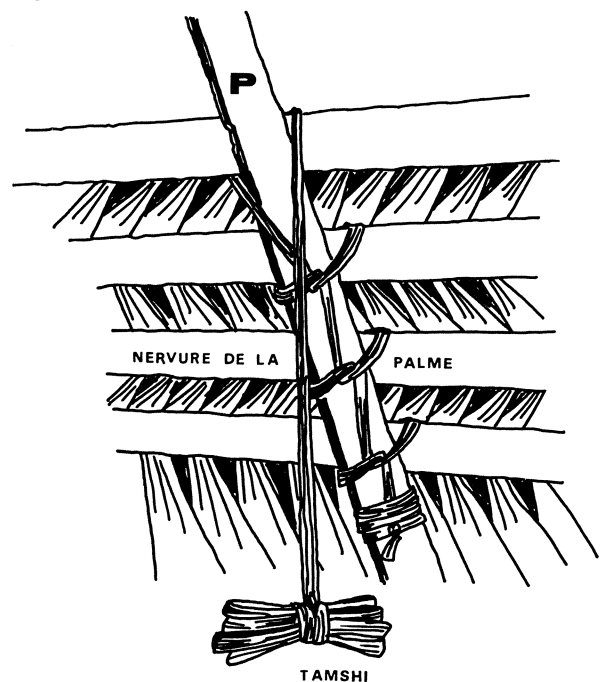




Fig. 16

édifiées plus soigneusement que pour l'habitation provisoire, l'intérieur de l'habitation définitive est toujours assez sombre, surtout pendant les jours de pluie.

Une habitation au-dessus du sol suscite un dispositif d'accès. En raison de la faible hauteur du plancher, un billot de 30 cm de hauteur placé devant la porte, suffit. Mais on trouve aussi, parfois, un tronc incliné dont la base est plantée dans le sol et le sommet appuyé contre le rebord du plancher. De grossières marches taillées à coups de hache permettent de le gravir (fig. 19).

Il est intéressant de souligner que l'habitation est édiflée sans que les constructeurs emploient un seul clou, un seul morceau de fil de fer. Elle n'en est pas moins solide. Les clous, d'ailleurs, ne seraient d'aucune utilité pour les éléments en palmier dont ils ne pourraient vaincre l'exceptionnelle dureté des fibres extérieures. Quant aux lianes *tamshi* et aux fibres d'écorce *p'ancho*, elles sont certainement aussi résistantes que du fil de fer et elles ont l'avantage de ne pas rouiller. Le nombre d'outils et d'instruments employés au cours de la construction est extrêmement réduit : hache, machette, barre à mine, ciseau et massette. On peut d'ailleurs, en modifiant quelque peu la manière de poser les parois, se passer des deux derniers. D'autre part, la barre à mine n'est pas indispensable.

En combien de jours l'habitation peut-elle être construite? Nous avons vu plus haut qu'il faut compter quatre cents heures de travail à partir du moment où tous les matériaux sont rassemblés. A raison de neuf heures par jour, nous arrivons à quarante-quatre journées de travail. En d'autres termes, quatre hommes peuvent venir à bout de la construction en onze jours. Mais d'une manière générale, la plupart des habitations définitives sont édiflées en quinze jours.

La durée, la résistance de l'ouvrage dépend essentiellement de la qualité des matériaux utilisés et de l'habileté du constructeur responsable, deux facteurs qui font défaut à l'habitation provisoire. Si l'on emploie n'importe quel bois, les termites viendront à bout des poutres portantes en moins



Fig. 17

d'une année. Si les poteaux en palmier *pona* ne sont pas assez mûrs, ils se fendront. Or tout le poids de l'édifice repose sur eux. Par contre, si les essences ont été bien choisies, l'équilibre bien calculé, les ligatures bien serrées, une maison peut durer pendant des années. Certaines des habitations définitives de la région ont plus de vingt ans. La couverture, cependant, doit être changée au bout de cinq ans. Il faut d'ailleurs préciser qu'un toit couvert avec des feuilles de palmier *pona* n'est absolument étanche que pendant deux ou trois semaines après sa construction. Il le sera aussi par la suite pendant de longues périodes, mais celles-ci seront toujours entrecoupées par des réparations. En effet, dès que les palmes sèchent, leur poids diminue et elles ne sont plus fortement plaquées les unes sur les autres comme au moment de leur pose. Elles se fendillent, se craquellent. Tant que rien ne vient modifier leur position originale, tout va bien. Mais avec le temps, divers insectes s'y installent – grillons, cancrelats, araignées – puis des lézards, attirés par les premiers. Au cours de leurs parties de chasse, ces lézards dérangent l'entrecroisement qui garantissait l'étanchéité, et le toit, ici et là, lorsqu'il pleut, commence à goutter. Ce n'est jamais bien grave et la réparation – l'addition d'une palme verte – est facilement réalisable. Le toit peut aussi goutter quand survient, après plusieurs jours de forte chaleur qui ont fait gonfler les palmes, un orage brutal. Dans ce cas, l'ennui est généralement de courte durée car il cesse dès que les feuilles, mouillées et alourdies, retrouvent leur position primitive.

L'aménagement intérieur

L'aménagement intérieur de l'habitation définitive est le même, pratiquement, chez tous les immigrants, avec peut-être quelques commodités supplémentaires chez les éléments *mestizos*. Cette différence n'est qu'un reflet de celle que l'on peut observer dans les habitations des hauts-plateaux et de la *sierra*.

Sur les hauts-plateaux, l'habitation de la famille nucléaire – située, dans les *estancias*, dans un système de résidence patrilocale – est constituée bien souvent par une pièce unique au sol de terre battue recouvert d'une mince couche de paille qui isole tant bien que mal du froid et de l'humidité. Dans

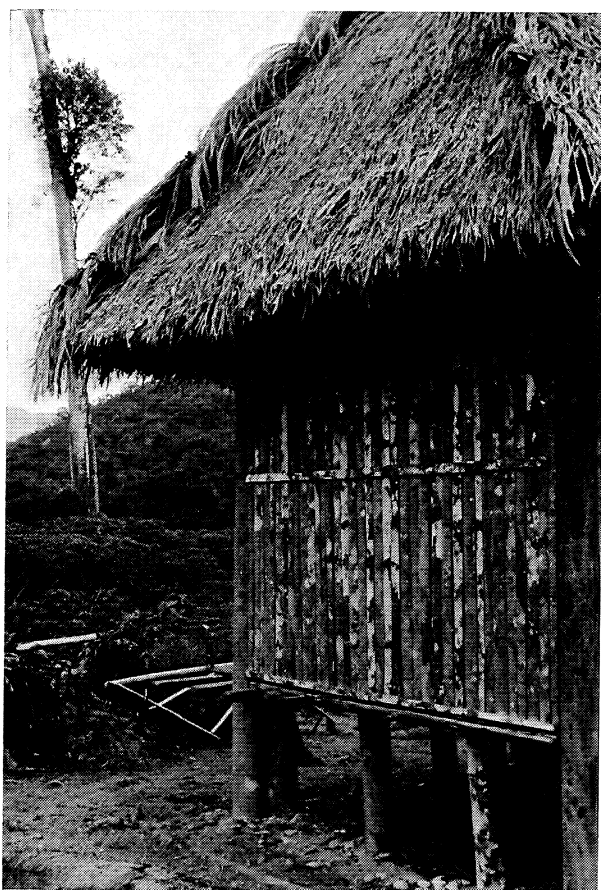


Fig. 18

un coin s'entasse la réserve de pommes de terre et de *chuño*¹³. Dans un autre, en guise de lit, sont empilées des peaux de mouton, de lama, et des couvertures tissées. C'est l'unique couche pour toute la famille dont les individus dorment sans quitter leurs habits. La couche, parfois, est surélevée. C'est ainsi qu'à Azaroma – district d'Ollachea – un banc de pierre court contre deux des parois intérieures, puis s'élargit en plate-forme au pied de la troisième. C'est là que l'on étend les peaux et les couvertures. Le foyer est toujours installé sur le sol, souvent près de la porte. L'habitation, lorsqu'elle ne comprend qu'une pièce unique, sert donc de logement, de cuisine, de grenier pour les récoltes, de dépôt pour les instruments aratoires. Elle abrite aussi des animaux domestiques tels que les chiens et les cochons d'Inde.

Dans les districts de la *sierra*, la cuisine a généralement émigré à l'extérieur. On la trouve dans un appentis souvent adossé à l'habitation. Il y a eu bourgeonnement. On trouve des dispositions semblables en Perse et au Japon – entre autres – où le fourneau est placé hors de la maison, dans un bâtiment qui l'isole de la pièce principale. Cette dernière, dans la *sierra*, présente un mobilier sommaire. Les indigènes dorment sur un lit à cadre garni de planches ou de perches – la *waracha* – recouvertes de peaux de mouton ou de vieux habits. La *waracha* est souvent masquée par un rideau de plastique ou un pan de *bayeta*¹⁴. On peut trouver une table, quelques étagères, un ou deux bancs, des crochets en bois enfoncés dans les parois et des perches qui, posées sur le sommet des murs, traversent la demeure dans sa largeur. Les habits sont posés sur la couche, sur les perches ou bien sont suspendus aux crochets ; les outils, instruments, cordes, brides, sont parfois rangés sur les étagères mais, le plus souvent, traînent sur le sol ; les épis de maïs, liés deux par deux, sont posés à cheval sur les perches et les pommes de terre sont entassées dans un coin.

¹³ Pommes de terre déshydratées.

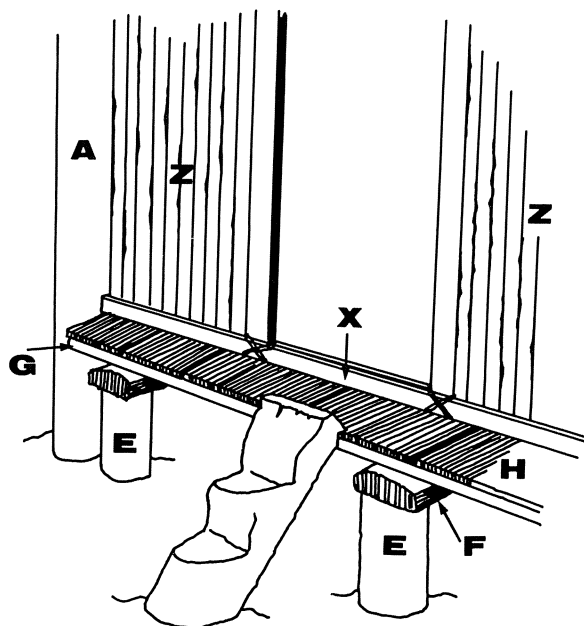
¹⁴ Tissu en laine de mouton.

Le plafond, dans les habitations définitives de la région considérée, est excessivement rare. Les gens n'y sont pas habitués et n'en voient pas la nécessité car leurs récoltes, qui pourraient éventuellement justifier la construction d'un grenier au-dessus du logement, trouvent place dans un bâtiment annexe.

La couche, dans quelques cas, est réduite à des vieux habits – ou une couverture – étendus sur le plancher ; des habits ou quelque autre corps souple servant d'oreiller. Mais d'une manière générale, les immigrants utilisent la *tarima*, c'est-à-dire une estrade confectionnée avec des lattes de palmier posées sur deux chevalets ou sur quatre poteaux de faible hauteur – 40 cm. C'est une version de la *waracha*, en somme, mais les planches ou les perches sont remplacées par les lattes de palmier. Notons en passant que *waracha* et *tarima* ont le même sens, le premier étant le terme quechua, le deuxième le terme espagnol. Le vocable *tarima* est aussi utilisé pour désigner n'importe quelle étagère assez grande. Sur la *tarima*, certains individus placent une paille remplie de feuilles de maïs. Le couple dort sur la *tarima*, et avec lui le dernier-né. Les enfants s'étendent sur le sol mais aussi, parfois, sur une *tarima* supplémentaire. La literie est représentée par des couvertures et quelques *qquepinas*¹⁵ apportées du village d'origine. La moustiquaire est de plus en plus répandue. Les habits sont accrochés un peu partout contre les parois ou posés sur des lianes tendues au-dessus de la couche. L'habitation est toujours pourvue de deux ou trois étagères confectionnées avec des roseaux, des lattes de palmier, parfois des planches grossières. Les habitants y rangent, dans des boîtes d'aluminium, différentes choses dont les allumettes.

¹⁵ Grande cape de laine, généralement carrée, que les femmes de la sierra et de l'altiplano portent sur les épaules. Elle est aussi utilisée pour le transport dorsal.

Fig. 19



On y trouvera peut-être de vieilles revues car même si le propriétaire ne sait pas lire, il aime regarder les images. Sur le plancher, au pied d'une paroi, sont alignés – selon les ressources économiques – le bidon d'huile ou de graisse, la caisse de sucre, celle de sel, un sac de *chuño*. Il s'agit là des réserves car on retrouve chacune de ces denrées, en petite quantité, à la cuisine. Citons encore une ou deux batées, des morceaux de *charqui*¹⁶ suspendus à une poutre, quelques bouteilles vides. Contre la paroi, au-dessus de la *tarima*, on tend parfois un pan de plastique. Dans certaines habitations, un rideau de plastique isole la *tarima* du reste de la pièce. N'oublions pas, toujours contre les parois, deux ou trois calendriers – parfois plus – presque toujours périmés. Ils sont utiles, néanmoins, puisque c'est là que l'immigrant trouvera les prénoms qu'il donnera à ses fils. En grimpant sur la *tarima* on peut atteindre les palmes inférieures du toit qui constituent une excellente cachette pour de menus objets. Les habitants y dissimulent, enveloppés dans un morceau de plastique ou enfermés dans une boîte en fer, leurs éventuels documents d'identité, leur argent et leur or. C'est aussi dans des boîtes en fer – vieilles boîtes de lait condensé ou en poudre, de sardines ou de thon – que la femme range son nécessaire de couture et ses affaires personnelles : fil, ciseaux, aiguilles, boutons, peigne, miroir, savon, épingles à cheveux. Ces boîtes trouvent place sur les étagères ou sous la *tarima*.

L'éventuel fusil du maître de maison est accroché près de la porte, mais toujours à l'intérieur. Précisons que si l'immigrant ne dispose pas encore de construction annexe – la cuisine mise à part – l'habitation peut aussi jouer le rôle de grenier. On y entassera donc le maïs, les *papas* et les sacs de riz.

L'éclairage est assuré par les bougies, parfois par une lampe à pétrole. Mais les moyens d'éclairage sont absents de nombreuses habitations car on a l'habitude de se coucher tôt.

Nous citerons une phrase que nous avons entendue très souvent au cours de nos visites chez les immigrants : « Si nous n'étions pas si pauvres, nous serions mieux installés ! ».

Constructions annexes

La cuisine mise à part – nous ne l'aborderons pas dans ce travail, disant simplement qu'il s'agit d'un bâtiment séparé – l'existence de constructions annexes dépend essentiellement des besoins de l'individu, donc de ses ressources. Il pourra y avoir un poulailler qui, s'il est assez vaste, sera pourvu d'un plafond sur lequel on entreposera le maïs. Un abri – un toit de palmes sur quatre poteaux – protégera le mortier à riz.

Mais d'une manière générale, l'immigrant est obligé d'édifier un hangar à récoltes que nous

pouvons comparer, par son aspect, à l'habitation provisoire, c'est-à-dire comportant une partie surélevée – plancher sur pilotis – et fermée par des parois, et un espace abrité, sans parois, au sol de terre battue. Dans la première partie – le grenier – on emmagasine les récoltes ; dans la deuxième on installe le mortier et, s'il y a lieu, le pressoir. Là, à l'abri des intempéries, l'homme trie les *papas*, dépieque et pile le riz, presse la canne à sucre, répare ses outils et ses instruments, tresse des cordes et des corbeilles, confectionne des rames, des batées et des plats.

Quelques remarques

L'abri et l'habitation provisoire, en raison de leur caractère temporaire, ne sont pas très significatifs. L'habitation définitive, par contre, nous permet un certain nombre de remarques et de réflexions.

On observe d'abord que l'immigrant accepte le nouveau type d'architecture sans restriction et ne tente pas d'y apporter des éléments de sa terre d'origine. Les normes de construction sont imposées par le milieu, certes, mais cela n'a pas empêché les immigrants d'autres régions selvatiques de chercher un compromis entre leur ancienne demeure et la construction typique de la selva. Martinez nous en donne un exemple à propos de la zone du Tambopata – province de Sandia – où habitations provisoires et définitives présentent des parois en pisé¹⁷. Là, en raison d'une mauvaise adaptation aux conditions extérieures, l'homme est resté attaché à une méthode valable sur les hauts-plateaux, mais que la migration a rendue inadéquate. Ainsi que nous venons de le voir, ce n'est pas le cas – du moins en ce qui concerne l'architecture – dans la région considérée.

Par contre, si l'on examine l'aménagement intérieur, on est immédiatement frappé par sa ressemblance – matériaux mis à part – avec l'intérieur d'une habitation de la *sierra* ou de l'*altiplano*. L'immigrant a recréé – délibérément ou inconsciemment – le cadre et l'ambiance qui étaient siens. La force de l'habitude joue probablement un grand rôle dans cette attitude. Celle-ci, cependant – hypothèse que l'on ne doit pas écarter – est peut-être aussi une défense contre le milieu.

Au hamac, l'immigrant préfère la *tarima*. Tous les individus, pourtant, ont déjà vu un hamac. Plusieurs d'entre eux ont eu l'occasion non seulement d'essayer le nôtre et de nous entendre en souligner les avantages, mais aussi de constater, lors de reconnaissances de plusieurs jours en forêt, combien l'on dort mieux dans un hamac que sur le sol humide et grouillant d'insectes. Malgré cette connaissance de l'objet et de son usage – les femmes, souvent, en improvisent avec un morceau de toile pour y bercer le dernier-né – les habitants restent fidèles à la *tarima* traditionnelle. Cette préférence ne doit

¹⁶ Viande séchée de bovin ou de mouton.

¹⁷ Martinez, H. *Op. cit.*, pp. 216-217.

pas nous surprendre. D'abord, sur le continent, ce type de couche est fréquent. Nous savons en effet que le lit à cadre garni de lanières, de vannerie ou de planches répond à deux zones continues. La première couvre l'Europe, l'Afrique blanche, l'Asie méridionale et la Chine ; la seconde une grande partie de l'Amérique du Sud¹⁸. Ensuite, comme nous l'avons dit plus haut, le lit à cadre est la couche que nombre d'immigrants utilisaient dans leur village d'origine. Nos observations rejoignent celles de Ballon Landa qui a écrit que chez les immigrants du Madre de Dios, les travailleurs brésiliens sont les seuls à utiliser le hamac¹⁹.

Si l'on observe la construction de l'habitation, on est frappé par l'absence des rites magico-religieux en usage sur l'*altiplano* et dans la *sierra*. Comme cette absence se note aussi en d'autres circonstances de la vie quotidienne, on peut évidemment se demander si l'immigration entraîne une diminution de la religiosité, ou du moins de ses manifestations extérieures. La place nous manque, dans le cadre de ces notes sur l'habitation, pour développer ce thème. Résumons simplement quelques-unes de nos observations.

La presque totale disparition des habitudes culturelles traditionnelles peut s'expliquer en partie par l'absence de *pacco* ou *despachante*, c'est-à-dire d'officiant spécialisé ; par le fait qu'il n'y a pas de bétail, d'où l'inutilité d'offrandes destinées à favoriser la mise à bas ; par l'absence de phénomènes atmosphériques dangereux pour les récoltes – comme le gel, les giboulées de grésil, la sécheresse – d'où l'inutilité de cérémonies pour protéger les cultures ; par l'absence du *muqllu* familial²⁰, laissé dans l'habitation du village d'origine et, enfin, par la difficulté de réunir tous les composants d'une offrande majeure, c'est-à-dire d'une *mesa grande*²¹.

Cependant, si les raisons que nous venons de voir permettent d'expliquer pourquoi le nombre des cérémonies majeures – *mesa grande* – est réduit, elles ne justifient pas la disparition des cérémonies mineures – *mesa chica* – puisque celles-ci peuvent être célébrées par n'importe quel individu qui dispose d'un peu d'alcool et de coca. Cet abandon de la célébration des cérémonies mineures – dont la plus courante est le *pago a la tierra* au moment de terminer la construction d'une habitation – semble être propre aux immigrants de la région considérée car nous pouvons lire dans Martinez, à propos des immigrants du Tambopata, que si les fêtes magico-religieuses sont en notable diminution – ce qui correspond à ce que nous avons observé – l'offrande à la terre au moment de terminer une habitation est toujours en vigueur : «... ils la font généralement avec de l'alcool, de la coca et des cigarettes...»²².

Peut-on parler, alors, d'une diminution de la religiosité ? Les immigrants deviennent-ils, dans le nouveau milieu, comme ceux du Tambopata dont Martinez nous dit qu'ils sont «moins religieux et moins superstitieux»²³ ? Il ne nous semble pas prudent de l'affirmer. Car si dans la région considérée l'individu renonce à ses habitudes culturelles traditionnelles, il les retrouve à l'occasion de ses visites périodiques dans son village d'origine. Nous avons pu le vérifier et les individus le disent eux-mêmes. Nous avons interrogé un indigène qui venait de terminer la construction d'une habitation définitive :

«Tu n'offres rien à la Pacha-mama?»

«Ici, non.»

«Mais tu as pourtant tout ce qui est nécessaire pour le *pago a la tierra* : la coca, l'alcool.»

«Oui, mais dans la *montaña* (lire *selva*) on ne le fait pas.»

«Pourquoi?»

«... *aquí no es lo mismo*» (ici ce n'est pas la même chose.)

«Avant de semer ton riz, tu ne fais pas l'offrande à la terre?»

«Non.»

«Tu n'en feras pas non plus lorsque tu retourneras dans ton village pour planter tes pommes de terre?»

«Si pues, tengo que pagar a la tierra» (ah si, je dois payer – faire une offrande – la terre.)

«Et si tu construis une maison, là-haut?»

«Tengo que pagar a la tierra.»

«Mais alors pourquoi là-haut et pas ici?»

«... *aquí no es lo mismo*» (ici ce n'est pas la même chose.)

Nous n'étendrons pas davantage notre démarche – ici – dans le domaine de la religiosité car elle nous entraînerait trop loin. Retenons simplement cette modification dans l'attitude des individus et suggérons l'hypothèse que le milieu naturel désoriente l'homme habitué à célébrer ses cérémonies magico-religieuses dans un certain cadre.

Une autre remarque que l'on peut faire, à propos de l'habitation définitive, c'est que sa construction indique la rupture – qui ne sera jamais totale – de l'immigrant avec sa terre d'origine et son identification avec le nouveau milieu. Il le dit lui-même – et souvent – en ces termes : «*Ahora, ya soy San Gabino !*» ou encore «*Ahora, ya soy Inambarino !*»²⁴.

Nous avons vu que les normes de construction imposées par le milieu ne permettent pas à l'immigr-

¹⁸ Leroi-Gourhan, A. *Evolution et techniques : Milieu et techniques*. Paris, Albin Michel, 1945, p. 296.

¹⁹ Ballon Landa, A. *Los hombres de la selva*. Lima, 1917, p. 84.

²⁰ Petit bloc de pierre tendre dans lequel est sculptée une représentation réduite des biens de l'indigène : lamas, moutons, chiens, chevaux, maison, four, etc. C'est une représentation de tout ce que l'on doit à la Pacha-mama, donc un objet vénéré. Le *muqllu* est conservé dans un endroit secret et ne doit pas être vu par des étrangers à la famille. Il semble être à la fois un rappel des dons offerts par la Pacha-mama, un hommage à celle-ci et un secret de famille.

²¹ La *mesa*, c'est l'ensemble des produits et des objets qui constituent l'offrande. *Mesa grande* désigne une offrande majeure ; *mesa chica* une offrande mineure. Une *mesa grande* comprend généralement un papier blanc, carré, de 50 cm de côté ; une feuille de papier doré, une autre de papier argenté ; un peu d'encens ; des petits sachets de pois chiches, de riz, de sucre, de cacahuètes, de biscuits, de macaronis, de caramels, de dragées, de chocolats et de perles en sucre ; et encore des *chiuchis*, minuscules figurines en plomb qui représentent des personnages, des animaux ou des plantes. Il faut encore un fœtus de lama ou d'alpaca (à défaut, le mouton ou le porc convient aussi) ; du coton ; environ un kilo de coca ; de l'alcool de canne ; une demi-bouteille d'alcool de raisin ; une demi-bouteille de vin (type porto) et du suif de lama. Il n'est pas absolument indispensable qu'une *mesa grande* soit aussi riche mais, selon nos informateurs, il faut au moins disposer du fœtus, du papier argenté, du papier doré, du suif, de la coca et de l'alcool.

²² Martinez, H. *Op. cit.*, p. 245.

²³ *Ibid.*, p. 245.

²⁴ *Ahora ya soy* signifie : maintenant je suis déjà. *San Gabino* et *Inambarino* sont des adjectifs – intraduisibles en français – construits respectivement avec le nom du district et celui de la rivière. Ils signifient donc : de San Gaban, de l'Inambari.

grant d'édifier son habitation définitive par ses propres moyens, comme c'était le cas sur l'*altiplano* ou dans la *sierra*.

Sur les hauts-plateaux, l'indigène peut préparer les matériaux petit à petit, malaxant la terre, moulant les briques et les laissant sécher au soleil. Il va acheter les perches — pour la toiture — au marché et c'est sa femme et ses enfants qui vont couper la paille. La construction des fondations et des parois, elle aussi, est réalisée dans le cadre de la famille nucléaire. Ce n'est que pour le *techado* — c'est-à-dire la mise en place de la charpente du toit et la pose de la couverture — qui ne dure qu'un jour, d'ailleurs, que l'individu a recours à l'*ayni*.

Ici, nous l'avons vu, il a besoin non seulement d'un spécialiste mais aussi de la collaboration d'un certain nombre d'individus non pas pendant un jour ou deux, mais pendant deux semaines et même plus, si l'on tient compte du temps nécessaire à la recherche et au transport des matériaux. Or ses ressources, dans la plupart des cas, sont à peine suffisantes pour payer le spécialiste. L'édification de l'habitation définitive signifie donc que l'immigrant a su s'intégrer dans un groupe humain dont la cohésion — malgré l'habitat dispersé — est suffisante pour que l'entraide mutuelle puisse jouer, et que si ses séjours en qualité d'immigrant temporaire ont affaibli ses relations familiales et interpersonnelles avec les gens de son district d'origine, ils lui ont permis, d'un autre côté, d'en établir de nouvelles dans son nouveau milieu social.

Bibliographie sommaire

BALLON LANDA, A. *Los hombres de la selva*. Lima, 1917, 325 p.

CHRISTINAT, Jean-Louis. «Esquisse de la vie quotidienne dans le district d'Ollachea (Pérou)». *Bulletin de la Société suisse des Américanistes* (Genève), 30, 1966, pp. 7-30.

— *L'adaptation des immigrants des hauts-plateaux dans la région San Gaban/Inambari*. Paris, 1970, 357 p. avec 5 cartes, 2 croquis, 2 fac-similés et 58 photographies. Photocopié. Diplôme EPHE (Sorbonne) VI^e Section.

DOLLFUS, O. *Le Pérou*. Paris, PUF, 1967, 128 p.

LEROI-GOURHAN, A. *Evolution et techniques: Milieu et techniques*. Paris, Albin Michel, 1945, 512 p.

MARTINEZ, H. *Las migraciones altiplánicas y la colonización del Tambopata*. Lima, Centro de Estudios de Población y Desarrollo, 1969, 280 p.

MÉTRAUX, A. *Les Incas*. Paris, Seuil, 1963, 192 p.

RUFFIÉ, J. et LARROUY, G. «Le problème de l'adaptation des populations de l'altiplano bolivien dans les Basses Terres». *Journal de la Société des Américanistes* (Paris), LV, 1, 1966, pp. 101-110.

Glossaire *

Ayllu	A l'époque incaïque, communauté agraire.
Ayni	Système d'entraide basé sur la réciprocité; celui qui travaille selon ce système.
Bayeta	Tissu en laine de mouton confectionné par les hommes.
Casa	Maison, habitation (provisoire ou définitive).
Charo	Gros roseau pulpeux.
Charqui	Viande séchée de bovin ou de mouton.
Chiuchis	Figurines en plomb faisant partie des offrandes dans les cérémonies magico-religieuses.
Cholo	Individu appartenant à la strate socio-culturelle située entre l'indigène et le <i>mestizo</i> .
Chuño	Pomme de terre déshydratée.
Despachante	Célébrant d'une cérémonie magico-religieuse; se dit aussi <i>pacco</i> .
Ichu	Herbe dure des hauts-plateaux.
Mesa	Table; mais aussi, dans les cérémonies magico-religieuses, l'ensemble des produits qui constituent l'offrande.
Mesa chica	Offrande mineure dans les cérémonies magico-religieuses.
Mesa grande	Offrande majeure dans les cérémonies magico-religieuses.
Mestizo	Individu appartenant à la strate socio-culturelle la plus haute.
Montaña	Selva; terres basses.
Muqllu	Petit bloc de pierre tendre dans lequel est sculptée une représentation réduite des biens de son propriétaire.
Pacco	Voir sous <i>despachante</i> .
Pago (a la tierra)	Offrande à la terre.
P'ancho	Fibre végétale utilisée en construction et dans la confection des cordes.
Papas	(<i>Colocasia esculenta</i>). Tubercule comestible.
Pona	(<i>Iriarte exhoriza</i> , Mart.). Variété de palmier utilisé en construction.
Qquepina	Grande cape de laine utilisée comme vêtement de protection (par les femmes) mais aussi pour le transport dorsal (par les hommes et par les femmes).
Rajar	Fendre.
Rajos	Lattes de bois, plus particulièrement de palmier.
Sol(es)	Unité monétaire du Pérou; un <i>sol</i> = cent <i>centavos</i> .
Tamshi	Liane très résistante utilisée en construction.
Tarima	Estrade servant de couche; étagère.
Techado	Mise en place de la charpente du toit et pose de la paille ou des palmes de couverture.
Waracha	Lit à cadre garni de planches ou de perches (dans la <i>sierra</i>).

* Nous indiquons ici, pour chaque mot en référence, le sens qui lui est donné dans la région considérée.

Zusammenfassung

Unter Einwanderern aus dem «Altiplano», die heute in einem Urwaldgebiet des Departementes Puno (Peru) angesiedelt sind, hat der Autor die Lebensformen und im speziellen das Verhalten und die Reaktion der Einzelpersonen gegenüber den Erfordernissen ihrer neuen Umwelt untersucht. Er beschäftigt sich eingehend mit dem Wohnstättenproblem: der Einwanderer ist einerseits mit der neuen Umgebung des Lebensraumes und andererseits mit neuen Konstruktionsnormen, die durch das Milieu bestimmt sind, konfrontiert.

Die folgenden drei Bewohnungsarten werden untersucht: Unterschlupf, provisorische und definitive Wohnstätte.

Der einfache, rasch aufgebaute Unterschlupf wird auf Reisen, bei Goldschürfungen und beim Urbarmachen eines Feldes benützt. Zur Zeit der ersten Ernte auf dem neuen Grundstück, die einen Aufspeicherungs- und festen Wohnplatz verlangt, errichtet der Einwanderer ein provisorisches Wohngebäude, mit dessen Konstruktion er beweisen kann, dass er eine gewisse Anzahl technischer Kenntnisse erworben hat und die lokale Flora praktisch auszunützen beginnt. Nach einigen Jahren provisorischer Residenz beschliesst der Neuzugezogene sich end-

gültig anzusiedeln und baut ein definitives Wohngebäude.

Der Autor beschreibt ausführlich die Konstruktion dieses Gebäudes, seine Inneneinrichtung und die Nebengebäude, und beschliesst seinen Artikel mit einigen generellen Bemerkungen.

Der Einwanderer akzeptiert leicht einen neuen Architekturstil ohne ihn mit Elementen aus seiner Heimat zu durchdringen, was jedoch die Inneneinrichtung betrifft, schafft er sich, bewusst oder unbewusst, den Rahmen und die Stimmung seines ehemaligen Wohnortes der Hochebene oder der «Sierra». Die heimatlichen magisch-religiösen Bräuche, die mit dem Bau zusammenhängen, werden aufgegeben, und der Verfasser legt dar, dass, neben anderen Faktoren, der neue Lebensraum den an seine in einem bestimmten Rahmen durchgeführten Versöhnungsriten gewöhnten Einwanderer desorientiert. Die Konstruktion eines definitiven Wohngebäudes ist eine Gemeinschaftsarbeit und bedeutet daher, dass sich der Eingewanderte in eine Gruppe integriert hat, die trotz einer Streusiedlungsstruktur genügend starke Bindungen aufweist, damit die gegenseitige Zusammenarbeit funktioniert. Der Neubau bedeutet für den Einwanderer auch den Bruch, der aber nie total sein wird, mit seiner Heimat und die Identifikation mit der neuen Umgebung.

Jean-Louis CHRISTINAT. Né à Genève en 1933. Part au Brésil en 1956, collabore à plusieurs expéditions avec les paléontologues du Musée national de Rio de Janeiro et fonde, en 1958, la Société brésilienne de spéléologie. Séjourne ensuite un an chez des Indiens du Haut-Xingu. En 1962, expédition chez les Erigpactsa du rio Juruena, d'où il rapporte une collection d'objets pour le Musée d'Ethnographie de Genève. Séjourne ensuite dans les Andes péruviennes de 1963 à 1965 et de 1966 à 1969, d'où il rapporte également des collections pour le Musée d'Ethnographie de Genève. Diplômé de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris (Section des Sciences économiques et sociales) avec une thèse sur «L'adaptation des immigrants des hauts-plateaux dans la région San Gaban/Inambari (Pérou)». Effectue actuellement une recherche sur le terrain dans une communauté indienne des Andes péruviennes, recherche financée par le Fonds national suisse de la Recherche scientifique.